

JERZY KURYŁOWICZ

Aspect et temps dans l'histoire du persan

Depuis longtemps on a l'habitude d'opposer les langues à aspect comme le grec ou le slave, aux langues qui ont élaboré la catégorie du temps, telles que le latin ou les grandes langues de l'Europe Occidentale.

Il paraît que cette division, devenue classique à l'époque néogram-mairienne, ne correspond plus aux exigences méthodiques de la linguistique structurale. On sera aujourd'hui tenté d'interpréter la divergence en question comme une différence d'ordre *quantitatif*, reposant sur un degré plus ou moins avancé de *grammaticalisation* de certains traits sémantiques du verbe. Il est vrai qu'à première vue cette supposition ne paraît guère acceptable. Si l'on ne se passe pas des temps en slave, cf. la distinction entre le présent et l'imparfait (= prétérit imperfectif), il semble que p. ex. en français l'aspect fasse complètement défaut. Dans les modes et les formes verbales impersonnelles, où en grec ou en slave les oppositions d'aspect sont les plus frappantes, aucune divergence d'aspect n'apparaît ni en français ni en anglais ni en allemand.

Or ce sont justement les facteurs quantitatifs qui constituent toute la différence entre pol. *pisać* (imperfectivité): *napisać* (perfectivité) et français *écrire* (simultanéité): *avoir écrit* (antériorité). C'est que l'infinitif *napisać* s'appuie sur la forme personnelle *napisał* laquelle, tout en étant perfective, ne se rapporte pas à un point temporel déterminé. La perfectivité peut être rapportée indifféremment soit au moment de parler soit à un moment passé. L'infinitif *avoir écrit* se fonde, au contraire, sur *il a écrit* et *il avait écrit*, les deux formes exprimant l'antériorité, la première, une action antérieure au moment de parler, la deuxième, une action antérieure à un moment du passé. En même temps on constate que

grâce au fait de se référer toujours à un moment temporel déterminé, la catégorie fondamentale de l'aspect acquiert, dans les langues occidentales, un sens spécial, la notion de la perfectivité cédant la place à celle de l'antériorité.

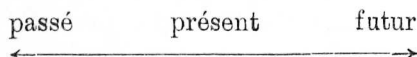
Il s'agit donc, dans le cas des »langues à aspect«, tout simplement de systèmes verbaux moins élaborés que celui des langues occidentales, non pas de systèmes foncièrement différents.

Les *temps* occidentaux contiennent deux éléments: 1) l'aspect; 2) le point de repère temporel auquel l'aspect est rapporté. Ainsi le passé indéfini du français (*il a écrit*) comporte la notion de la perfectivité et se rapporte au moment de parler. De même angl. *I have written*, quelles que soient les différences d'ordre secondaire entre les emplois des deux formes, française et anglaise. Les formes *j'écrivais* et *I was writing* combinent l'imperfectivité avec la notion d'un point de repère passé.

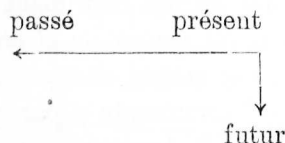
La nature complexe des temps occidentaux exige qu'on les décompose avant de confronter les deux types de systèmes en question. Le contenu véritable, constitutif, des formes temporelles c'est l'aspect. La notion d'un point de repère temporel s'y ajoute à peu près comme l'article *la* s'ajoute au contenu symbolique de *table* dans *la table*. On ne saurait en effet alléguer que dans *la table* il s'agisse d'abord de la notion d'un *objet connu* laquelle est ensuite précisée par la notion d'une planche à supports, ronde ou carrée, etc. C'est bien le contraire qui est le cas et le phénomène de la rection grammaticale (genre, nombre, cas de l'article) en porte témoignage. La notion du moment temporel ne peut, par elle-même, constituer aucun contenu d'ordre qualitatif, il s'agit d'un élément essentiellement démonstratif comme l'est l'article défini. Non seulement par son origine, mais aussi par sa fonction l'article défini des langues européennes, sémitiques, etc., est un pronom démonstratif relégué au rang d'un élément synsémantique. Les valeurs *nunc* et *tunc*, inhérentes aux temps occidentaux, peuvent aussi être mises en parallèle avec les pronoms démonstratifs proche et éloigné *celui-ci*: *celui-là*, etc.

Mais ce qui importe avant tout c'est l'inadmissibilité d'un traitement parallèle des oppositions *moment de parler*: *moment passé* et *moment de parler*: *moment futur*. Il ne faut pas confondre la réalité linguistique avec le schéma logico-mathématique d'une ligne droite divisée par le point du présent en deux parties symé-

triques, le passé et le futur. Si l'on veut s'en tenir à la représentation graphique, elle ne sera pas



mais plutôt



En face de la réalité exprimée par le présent et le passé, le futur, désignant l'éventualité, la possibilité, l'attente, etc., est un *mode*. A ce titre il s'oppose à *présent+passé* pris ensemble. Le futur est un mode désigné parfois par le terme maladroit *subjonctif* ou *conjonctif* (ὑποτακτικός). Il serait souhaitable qu'on restreigne l'emploi du terme *subjonctif* à son sens étymologique (mode de l'hypotaxe). Un subjonctif comme indoir. *bharāt* ou grec *φέρη* employé, à l'époque préhistorique et dans les plus anciens textes, en phrase principale, est un futur bien qu'il existe à côté de lui une formation de caractère désidératif (en *-sie/o-*) destinée à l'évincer au cours de l'histoire. L'ancien futur *φέρη* s'est maintenu dans les phrases subordonnées en devenant un subjonctif (ὑποτακτικός) au vrai sens du mot. Aussi longtemps que le futur sigmatique n'est qu'un désidératif, le subjonctif en *-e/ō-* fait fonction de futur et mérite le nom de futur.

Les remarques qui suivent n'ayant trait qu'au problème d'aspects et de temps, la question du futur et des autres modes restera à l'écart. Mais ce n'est pas dire que dans l'évolution du système verbal le renouvellement des modes ne soit pas en rapport étroit avec celui des aspects-temps. Bien au contraire, on sera à même d'en signaler des cas importants. Seulement comme il ne s'agit pas ici de l'évolution du système des modes, ces exemples présenteront un caractère plutôt fragmentaire et marginal.

Un système d'aspects complet, fondé sur l'axe de l'opposition principale *imperfectif* (négatif): *perfectif* (positif) implique en outre l'existence d'une forme neutre (ni imperfectif ni perfectif) et d'une

Parmi les langues occidentales l'anglais est le plus proche du système complet: $I_1 = I \text{ write}$, $B_1 = I \text{ am writing}$, $\beta_1 = I \text{ have written}$, $\gamma_1 = I \text{ have been writing}$; $I_2 = I \text{ wrote}$, $B_2 = I \text{ was writing}$, $\beta_2 = I \text{ had written}$, $\gamma_2 = I \text{ had been writing}$. Le français ne distingue pas entre I_1 et B_1 , *je suis en train d'écrire* étant encore une tournure lexicale et non pas une forme grammaticale périphrastique, et γ_1, γ_2 n'y existent que pour un nombre de verbes limité (*pourrir, rancir, vieillir*, etc.). Enfin I_2 (passé défini) a été remplacé, dans la langue parlée, par β_1 (passé indéfini)¹. Ce passage de parfait à passé défini est aussi un phénomène fréquent dans l'évolution linguistique. Le système de l'allemand littéraire (et septentrional) rappelle celui du français parlé, à ceci près qu'il distingue β_1 (*ich habe geschrieben*) et I_2 (*ich schrieb*), pour confondre I_2 et B_2 (*ich schrieb*). Dans les dialectes méridionaux, tout comme en français parlé, β_1 (*ich habe geschrieben*) a remplacé I_2 (*ich schrieb*).

Les trois formes personnelles du pol. ou du russe (p. ex. pol. *pisze, pisatem, napisatem*) occupent les cases suivantes: $pisze = I_1$ et B_1 , $napisatem = \beta_1 + \beta_2$, $pisatem = B_2$. On vient de voir que l'identité $\beta_1 = \beta_2$ nous explique le caractère «aspectal» du système slave, révélé surtout par les formes de l'infinitif et de l'impératif. Ce trait n'est qu'une conséquence de la *défectivité* du système verbal.

La distribution des formes persanes est identique à celle du français littéraire:

I_1 et B_1	$= m\bar{u}kunam$
β_1	$= kardah\ am$
I_2	$= kardam$
B_2	$= m\bar{u}kardam$
β_2	$= kardah\ budam.$

Point de formes spéciales pour γ_1, γ_2 .

Ce système, stade final auquel a abouti l'évolution du verbe v. iranien, résulte d'une série de réarrangements qui se répètent toujours et partout. Rassurée sur ce point la linguistique générale se permet même de combler certaines lacunes de la documentation historique.

¹ La distinction sémantique *indéfini* : *défini* ayant disparu dans la langue vivante on parle aujourd'hui des passés *composé* et *simple*.

Le système le plus ancien étant à la portée du comparatiste découle des données du RV, de l'Avesta et de la langue d'Homère. Le voici:

I_1 et B_1	= présent
β_1 et β_2	= aoriste (radical ou sigmatique)
γ_1	= parfait (redoublé; état)
I_2 et B_2	= imparfait (temps de narration)
γ_2	= plusqueparfait (état au passé)

L'identité $\beta_1 = \beta_2$ est un trait important. Il prête à l'indo-iranien primitif et surtout au grec le même caractère «aspectal» qui distingue le slave des langues indo-européennes occidentales. L'indo-iranien a innové du côté du parfait (γ_1), qui conserve son ancienne valeur surtout en grec archaïque bien qu'il y commence à empiéter sur l'aoriste (β_1). L'indo-iranien semble à première vue avoir maintenu l'ancienne forme du passé défini (I_2 = imparfait indoeuropéen) renouvelé en grec grâce au passage $\beta_1 > I_2$ (cf. le développement analogue du français parlé et de l'allemand méridional)¹.

Une première transformation de l'ancien système verbal iranien consistait dans le remplacement de γ_1 et β_1 par la forme périphrastique v. perse (*manā kartam* (*krtam*)). Tour nominal en marge de l'ancien parfait (γ_1), puis son remplaçant, elle a ensuite pénétré

¹ Il faut cependant remarquer qu'en défaut d'une forme *spéciale* pour I_2 la langue peut, pour combler cette lacune, avoir recours soit à β_1 soit à B_2 . C'est dire qu'une de ces deux formes adopte la fonction secondaire de passé défini (= temps de narration). En employant l'imparfait on fait abstraction de la durée ou du développement de l'action, il ne reste que la notion du moment passé. De même, en se servant du parfait (passé indéfini) comme du temps de narration on ne tient compte que de l'action passée, mais point de son lien avec le présent (c.-à-d. de son caractère perfectif par rapport au moment de parler). C'est là une des principales différences entre les dialectes allemands: $\beta_1 = I_2$ *ich habe geschrieben*, B_2 *ich schrieb* (comme dans le français parlé), ou bien β_1 *ich habe geschrieben*, $I_2 = B_2$ *ich schrieb*. Il paraît donc que la divergence entre le grec et l'indo-iranien se réduit à une différence de style dialectale. Grec $\beta_1 = I_2$ (aoriste), B_2 (imparfait), indo-ir. β_1 (aoriste), $I_2 = B_2$ (imparfait). Mais l'antériorité ou la postériorité de $I_2 = B_2$ (indo-ir.) par rapport à $\beta_1 = I_2$ (grec) ne saurait être décidée par des considérations purement théoriques. Nous espérons pouvoir revenir ailleurs sur cette question.

dans la zone d'emploi de β_1 (aoriste). Il est probable que le v. perse n'était pas encore arrivé au terme extrême du développement, c.-à-d. qu'il admettait la construction (*manā*) *kartam* comme un membre normal de la conjugaison à titre de γ_1 , mais qu'à côté de (*manā*) *kartam* l'aoriste continuait à y faire fonction de β_1 .¹ Dans les textes cunéiformes l'aoriste n'a pas du reste l'occasion de s'employer beaucoup. En vue du caractère narratif de ces documents c'est I_2 (= ancien imparfait) qui s'y trouve au premier plan. C'est en tout cas la construction (*manā*) *kartam* laquelle semble bien la forme normale non seulement de γ_1 , mais aussi de β_1 . La valeur de plusqueparfait au sens occidental (β_2) se dessine dans un emploi comme *xšaçaṃ tya hačā amāxam tau māyā parābartam aha adam patipadam akunavam* 'la royauté qui nous avait été enlevée, moi, je l'ai rétablie'.

À l'époque moyenne (*manā*) *kartam* pénètre dans la case I_2 (passé défini, temps de narration). Ainsi est atteint l'état moderne. Ce déplacement est en rapport étroit avec l'apparition d'un tour nominal nouveau, persan *kardah am*. Notons en passant que la question de la transitivité de *kardah am*, celle de la diathèse de *kardam*, sont sans importance pour les problèmes de l'aspect et du temps. Exprimant à l'origine un état, le tour *kardah am* avance de γ_1 à β_1 en restreignant l'usage de *kardam* à la seule case I_2 . Le caractère relativement tardif du tour *kardah am* découle non seulement des documents, la construction n'existant pas en v. perse, mais surtout de l'élargissement *-ka-* (*krtaka-*), propre d'abord aux adjectifs. L'ancienneté de *kardah am* ne peut pas dépasser l'époque moyenne.

Le déplacement successif de β_1 par γ_1 , de I_2 par β_1 apparaît avec netteté dans le tableau synoptique suivant:

	γ_1	β_1	I_2
(indo-)iranien	parfait	aoriste	imparfait
v. perse	(<i>manā</i>) <i>kartam</i>	aoriste (ou <i>manā kartam</i>)	imparfait
époque moyenne	<i>kartak am</i>	<i>man kart</i> (ou <i>kartak am</i>)	<i>man kart</i>

¹ D'après M. Benveniste (*Etudes sur le vieux perse*, BSL XLVII, fasc. 1, 1951, p. 51), le tour périphrastique ne remplace l'ancien aoriste que dans certaines formes du paradigme (ainsi à la 3^e plur.).

Dans la série $\gamma_1\beta_1I_2$, les formes γ_1 et β_1 tendent à empiéter, chacune, sur le domaine de la forme suivante. Le renouvellement de γ_1 entraîne la restriction de l'usage de l'ancienne forme de γ_1 au domaine de β_1 , celui de l'ancienne forme de β_1 , à la case I_2 . L'ancienne forme de I_2 ou bien disparaît, comme c'est le cas de l'imparfait iranien, ou adopte une nuance modale (optatif), ce qui est p. ex. arrivé pour slave *byxъ*, *by* (ancien aoriste) ou pour l'optatif (subjonctif) latin en *-ā-* (type *veniat* < *venat*), probablement apparenté au passé balto-slave en *-ā-*.

Les problèmes concernant I et B semblent plus compliqués. La forme *mīkunam* servant aujourd'hui de présent général aussi bien que de duratif a dû pénétrer d'abord dans la case B . On sait que l'adverbe *hamē* garde sa valeur étymologique ('toujours, continuellement') en pehlevi, cf. *Grundriss d. ir. Phil.* I, 1, p. 311: *Ōrhmazd būt u hast u hamē bavēt*. Le renouvellement de B est motivé par le fait bien connu de la perte de la valeur durative, perte due aux restrictions du contexte (préverbe, adverbe, régime direct). Le présent peut alors être remplacé par une forme itérative, un nom d'agent, etc., destinés à restituer le caractère continu (linéaire) de l'action, compromis par la valeur restrictive du contexte. Telle est en somme la raison du remplacement de l'ancien présent *I write*, dans sa fonction B_1 , par la *continuous (progressive) form* en anglais. Telle a aussi dû être la raison de l'introduction de l'ancien itératif *pripěkaĵo* à la place de *pripekō* (en fonction B_1) en slave. La répartition entre *pripěkaĵo* et *pripekō* y a été effacée par suite de la pénétration de *pripěkaĵo* dans la case I_1 et de la limitation de *pripekō* à l'emploi modal (futur). En revanche, le slave nous fournit une indication importante sur les conditions précises du remplacement de *pripekō* par *pripěkaĵo*. Ce sont les verbes déterminés par les adverbes (préverbes), p. ex. *pripekō*, qui sont remplacés par les itératifs correspondants (d'abord dans B_1 , puis dans I_1), tandis que les verbes simples maintiennent l'ancienne forme du présent (du moins les verbes primaires). Reste ouverte la question si en anglais le tour *I am writing* n'a pas pris pied d'abord dans les verbes déterminés par un adverbe (préverbe), p. ex. *I am writing down* en face d'un *I write* employé en fonction B_1 . La forme *I am writing* a du reste aussi envahi la case I_1 (*he is always grumbling*) sans évincer totalement la forme simple. L'origine

étymologique du tour (participe = nom d'agent, ou nom d'action *on writing* > *a-writing*) est, par contre, d'importance secondaire.

Ces considérations générales rendent probable la supposition que *hamē kunēt* (persan *mīkunād*) a d'abord remplacé *kunēt* dans la fonction B_1 , qu'il y a donc, à l'origine, eu opposition entre *hamē kunēt*, présent duratif, et *kunēt*, présent général. Les données historiques confirment cette hypothèse. Bien qu'aujourd'hui *mīkunād* soit le représentant normal de I_1 aussi bien que de B_1 , il y a des témoignages sûrs de *kunam* en fonction de I_1 . D'après H. Jensen *Neupersische Grammatik* 1931, p. 266, «l'aoriste» *kunam* est employé comme présent général dans des sentences, proverbes, etc., p. ex *mār pūsti xvadrā gudārad ammā xūi xvadrā nagudārad* 'le serpent dépose sa peau (= mue) mais ne dépose pas sa nature'. Dans la langue archaïque (Firdausi etc.) «l'aoriste», surtout muni de la particule *bi-*, peut tenir la place du présent, ainsi *nah kaišar bixvāham nah fağfūri ēn* 'je ne demande ni l'empereur (de Byzance) ni le souverain de Chine'. D'emploi très rare dans la langue moderne.

Mais ce qui paraît surtout intéressant en vue de parallèles slaves, c'est l'emploi *modal* de l'ancien présent. Tandis que le futur *xvāham kard* est un désidératif encore transparent, la forme *bikunam* est un véritable futur, p. ex. *čandān diram zāhidānrā bīdīham* 'je donnerai aux ascètes tant de dirham' (Sa'dī). Il s'y rattache une série d'emplois spéciaux, tous d'ordre modal (o. c., p. 267).

En slave le présent du type *pripekq* s'est aussi maintenu 1) comme présent général dans des proverbes etc.; 2) comme futur. On voit, grâce au parallèle persan, que la valeur de futur n'est pas du tout une conséquence du sens perfectif du thème composé *pripekq*, quoique cette explication ait été avancée souvent et se soit conservée jusqu'à nos jours. Il s'agit plutôt d'une valeur modale ayant un caractère *résiduaire*. Tout présent peut être employé, de façon occasionnelle, dans l'acception du futur. Or cet emploi peut devenir la valeur grammaticale même de la forme du présent si, évincée des cases B_1 et I_1 , elle ne conserve que les emplois modaux, jusqu'ici occasionnels. Si en slave c'est le présent des verbes *composés* qui revêt la valeur de futur, la raison en est simplement le renouvellement des présents *composés* de B_1 , I_1 par les itératifs correspondants, tandis que les présents simples maintiennent les valeurs B_1 , I_1 .

Un remplacement parallèle de B_2 par *hamē kardam* (cf. angl. $B_1 = I \text{ am writing}$, $B_2 = I \text{ was writing}$) n'a pas été accompagné d'une extension ultérieure de cette forme de B_2 à I_2 ; la forme reste donc restreinte à l'emploi duratif (imparfait). De cette façon la zone d'emploi de l'imparfait v. iranien (*abarat*), $B_2 + I_2$, est depuis l'époque moyenne partagée entre deux formes, *kardam* pour I_2 et *hamē kardam* pour B_2 . Il se pose cependant la question de savoir si entre ces deux étapes il n'en faut pas intercaler une autre, c.-à-d. si le remplacement de $B_1 B_2$ par les formes itératives »analytiques« avec *hamē* n'était pas précédé par des tentatives de renouvellement de $B_1 B_2$ par des formes »synthétiques« en *-aya-*. C'est ce que nous fait supposer la forme phonétique des désinences du présent, qui semblent recéler l'élément $-i- < -ē- < -aya-$. V. Benveniste, *Grammaire sogdienne* II, 1929, p. 4 renvoyant à P. Tedesco, *Zeitschr. für Ind. u. Ir.* II, 1923, p. 281—315; déjà P. Horn dans *Grundriss d. ir. Phil.* I, 2, p. 131. Outre les désinences $-ēd > -īd$ de 2^e pl. il faut encore attribuer à l'ancien itératif l'allongement $ā > ā$ (en syllabe radicale ouverte) de verbes comme *tāxtan* 'courir' etc. Il est nécessaire de partir d'une ancienne valeur *itérative*, non causative, de la formation en *-aya-*, puisque cette dernière, impliquant un changement de diathèse verbale, n'aurait pu conduire à une opposition nette d'ordre aspectal entre *-ati* et *-ayati*. Cf. du reste notre article dans RO VI, pp. 199—209. On y a pu constater qu'en iranien, tout comme en védique, la formation en *-aya-* n'était causative que par opposition aux verbes intransitifs, tandis que les dérivés en *-aya-* des verbes transitifs restaient simplement transitifs. Mais autrement qu'en indien, où après l'époque védique la valeur causative de *-aya-* l'a emporté, c'est le sens itératif, précurseur du sens duratif, qui aurait prévalu en iranien.

Il est à priori probable que l'origine de la particule préverbale *bi-* est en rapport avec l'histoire du système des aspects en persan. Peu importe sa provenance. Ce qui est plus grave, c'est qu'on ignore la *fonction* primitive de *bi-*. On la définit comme limitative (ainsi en dernière ligne Jensen, *op. c.*, p. 135) sans qu'il soit possible de l'établir d'une façon nette, moyennant des oppositions pertinentes, du moins pour la langue moderne.

Inconnue aux dialectes iraniens septentrionaux (scythiques) la particule *bi-* est, suivant le *Grundriss d. ir. Phil.* I, courante dans les dialectes centraux et caspiens, en kurde, en balūči et même

en afghan. De l'autre côté *mī-* fait défaut, ou du moins est rare en dehors du persan propre. Ainsi il semble manquer dans les dialectes de Kāšān, en gabrī, nāyinī, māzandarānī, gilakī ou tālišī, sans parler des autres langues iraniennes, qu'on vient d'énumérer. Ce rapport des aires géographiques respectives suffit, à lui seul, à démontrer l'antériorité chronologique de *bi-* par rapport à *mī-*. Ce qui est encore plus significatif à cet égard, c'est que chez Firdausī la particule *bi-* fait corps avec la forme verbale suivante, tandis que *hamē*, dont la valeur étymologique transparait en pehlevi, joue encore d'une liberté considérable. En troisième lieu le manque de fonction bien déterminée, propre à *bi-*, nous fait considérer sa préfixation comme un procédé morphologique résiduaire.

Déjà en pehlevi la particule *bē*, quoique très fréquente et accompagnant toutes les formes verbales (Salemann dans *Grundriss d. ir. Phil.* I, 1, p. 311), ne paraît pas modifier leur valeur d'une manière sensible. En persan les types *mīkunam* et *mīkardam* s'opposent à *bīkunam* et *bīkardam*. On pourrait affirmer à juste titre que *bi-* y apparaît auprès les formes que le manque de *mī-* caractérise comme non-duratives («aoriste», impératif, prétérit, rarement le parfait). Les formes qui n'admettent que soit *mī-* soit *bi-*, sont assez rares. Au futur l'auxiliaire *xvāstan* peut être muni de *bi-* sans que change le sens de la forme: *bixvāhad raft* = *xvāhad raft* (Jensen, *op. c.*, p. 160). Le mode appelé par Jensen *présomptif* (*ibid.*), formé de part. passé et *bāšam* (p. ex. *guftah bāšad* 'il aura dit'), admet aussi la préfixation facultative, au participe, de la particule *bi-* (*binadādah bāšad* 'il n'aura pas donné'). On relève enfin *bi-* dans les formes de part. passés autonomes, p. ex. (p. 146) *kalūn dīd dēvī bijastah zi-band* 'Kalūn vit un démon échappé des fers'. L'emploi occasionnel de *bi-* au participe passé est évidemment entraîné par le *bi-* du prétérit, dont est tiré le participe. Quant à *bixvāhad (raft)* il peut s'agir de la mise en relief de la différence entre le verbe auxiliaire et *mīxvāhad* 'il veut', verbe plein.

Si l'on s'en tient au persan moderne, l'hypothèse paraît licite que *bi-* sert d'abord à opposer les formes non-duratives aux formes duratives, c.-à-d. qu'en signalant le manque de durativité il est un signe négatif. Son maintien en persan, d'ordre purement formel, paraît s'expliquer de la même manière que la nounation arabe laquelle, refoulée à l'époque préhistorique par l'élément démonstratif

al- (article) sert à marquer l'absence de détermination (cf. l'article *La mimation et l'article en arabe*, Symbolae F. Hrozný III, pp. 323—328). Si le parallèle est valable, *bi-* aurait joué, avant l'introduction de *hamē*, le même rôle que ce dernier: il a servi à souligner le caractère duratif de B_1B_2 (présent, imparfait). Autrement dit *bi-* n'aurait été que le prédécesseur fonctionnel de *hamē*.

Le refoulement de *bikunam*, *bikardam* par *mikunam*, *mikardam* a rejeté les formes à *bi-* vers la valeur non-durative en les identifiant avec *kunam*, *kardam*. D'où l'équivalence essentielle de *kunam* et *bikunam*, *kardam* et *bikardam*, *kun* et *bikun*. Les exemples de l'emploi simultané de *mī-* et *bi-* dans la langue classique prouvent le manque de toute valeur dans *bi-*. Ainsi *orā mī biḡustand har sō sipāh* 'les soldats le cherchaient partout'. Les différents degrés de la fréquence de l'emploi de *bi-* (presque constant à l'impératif, facultatif au prétérit, etc.) doivent être attribués à une fixation ultérieure de l'usage.

L'élément *bi-* semble avoir le même caractère résiduaire dans les dialectes, dans lesquels le renouvellement s'est fait à l'aide d'autres particules que *hamē*. Mais les données (du *Grundriss*) sont trop sommaires et fragmentaires pour qu'on puisse en déduire la succession chronologique des différents procédés. Ajoutons-y la possibilité d'une influence directe du persan.

En afghan la particule *ba-*, identique avec persan *bi-* (*Grundriss* I, 1, p. 220), tout en prêtant au présent une valeur de futur, change en même temps le prétérit en un imparfait exprimant l'action habituelle. Le dernier emploi serait-il un archaïsme? En *balūčī* on trouve, à côté d'un *bi-* emprunté au persan (donc employé à l'impératif et changeant l'«aoriste» en futur), la particule *k-*, qui prête à l'«aoriste» la valeur de présent. Au point de vue fonctionnel elle serait donc équivalente à *hamē*. W. Geiger (*Grundriss* I, 2, p. 243) la rattache à persan *aknūn*, *kunūn*. En kurde la particule *bē-* a essentiellement les mêmes fonctions qu'en *balūčī*, tandis que la durativité semble représentée par le préfixe *t-* (*ibid.*, p. 278). On rencontre des états de choses analogues dans les dialectes centraux ou caspiens.

En vue de la connaissance insuffisante des relations interdialectales en Iran on fera bien de laisser provisoirement de côté cet aspect du problème en se bornant aux arguments internes tirés du persan, qui semblent étayer la solution proposée.